

## Fantasmé ?

Renald Bérubé

---

Number 10, 2e trimestre 1984

Spécial fantasmés

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/025162ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/025162ar>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (print)

1927-3924 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this document

Bérubé, R. (1984). Fantasmé ? *Urgences*, (10), 111–116.

<https://doi.org/10.7202/025162ar>

**RENALD BÉRUBÉ**

**Fantasmé?**

## FANTASMÉ?

Alors, ayant longuement marché afin de mieux réfléchir, car la marche, surtout en hiver par temps froid et sec, le tonifiait, fournissait comme un rythme nécessaire qui stimulait ses pensées, les ordonnait, ayant ensuite longtemps tourné en rectangle autour de la table de ping-pong de son sous-sol, il finit par aller s'asseoir à son bureau. Pour continuer à réfléchir, sans doute. Ou à tourner en rond, peut-être. Le fantasme. À vrai dire, le sujet le fascinait et l'embêtait tout à la fois. Où, quand, comment commence le fantasme? Quand est-ce que je (qui est un autre) fantasme? Comment commencer un texte ayant le fantasme pour sujet? Vieux truc: trouver un dictionnaire, commencer par une définition du mot. (Il se souvint alors d'un passage du **Don Quichotte de la démanche** de Victor-Lévy Beaulieu — il alla fouiller, maniaque un peu, mais cela lui donnait un prétexte, du temps, le trouva et le lut: "... un dictionnaire et trois ou quatre livres dont il avait besoin, qu'il pillait comme un barbare avec une bonne conscience quand il lui apparaissait urgent ou nécessaire de faire un lien, d'amorcer une nouvelle situation. Par expérience, il savait que n'importe quelle phrase faisait alors l'affaire et qu'au lieu de perdre son temps à en imaginer une, il valait mieux la piquer dans l'un des ouvrages qu'il avait pris au hasard dans sa bibliothèque. Il trouvait le procédé excellent et expéditif, tout en étant fort reposant pour l'esprit". Quel beau titre d'article savant se dit-il, et presque fourni par VLB lui-même: "La Pratique intertextuelle comme embrayeur dans l'oeuvre de V.-L. Beaulieu". Ouais.) Dictionnaire, définition; plus précisément, celle qui apparaît, sous le vocable fantasme bien sûr, dans le **Lexique de la psychanalyse** de Jean-Pierre Trempe publié aux PUQ en 1977. Il la lut (illalu!) attentivement, la relut afin de la mieux décoder; pour en retenir, selon une vieille habitude, les trois premières phrases et la dernière, les chiffres pouvant par ailleurs varier: "Scénario imaginaire qui représente avec plus ou moins de déguisement le désir comme réalisé. Les rêveries diurnes en sont un exemple. La formation du fantasme compense une frustration, une insatisfaction profonde du désir qui ne peut trouver son accomplissement dans la réalité extérieure. (...) En fait, le fantasme camoufle des désirs infan-



tiles tout comme il est une mise en scène de leur réalisation". Alors lui, lecteur vétéran des **Aventures d'Alice au pays des merveilles** et de la **Tragédie d'Hamlet prince de Danemark** se mit dare-dare et diurnement à rêver, sans tomber par ailleurs dans le "dormir" du prince ou le sommeil de la merveilleuse. Il rêva donc, c'est-à-dire qu'il écrivit, réalisant, plumitif hésitant, un vieux rêve craintif que le quotidien, cet autre sommeil, avait jusque-là réussi à brider. Il faillit ajouter ici un autre c'est-à-dire, mais réussit à intervenir à temps pour l'empêcher d'allonger la phrase, ce qui lui aurait permis, hésitant impénitent, de retarder l'échéance, de gagner du temps, c'est-à-dire d'en perdre.

"Scénario imaginaire", "mise en scène de leur réalisation"; nous voilà bien, se dit-il, théâtre et cinéma, sur la scène du moi, devant la projection du moi subjugué et enfoui mais toujours si proche d'une enfance dont les frustrations inévitables ne sont en l'adulte jamais abolies, bien au contraire. L'enfance du pays des merveilles fantasmées... Oh, c'était dans les années cinquante, en Salmonie. La ferme, l'école, l'église, le moulin dont la sirène faisait concurrence aux cloches de l'angélus, l'étendue du village et du lac entourée par les montagnes, en l'occurrence les monts Notre-Dame (que tout cela présente des allures utérines — dites, un paysage, objectivement et sans qu'on s'y projette, peut-il bien avoir les allures dont il vient ci-devant d'être question?). Magnifique, de l'espace à ne savoir où marcher, courir, jouer, de l'air pur, sain (le lac était déjà pollué mais le mot et la chose n'allaient être connus que bien plus tard) à ne savoir qu'en respirer. Mais son espace à lui, intime, personnel, privé, le lieu de son rêve alimenté par la lecture et les photos de **la Presse** qu'un vieil ami de la famille, plus qu'un parent mais qui n'en était pas un, lui permettait tous les soirs après l'école de feuilleter et de découper, le lieu de son rêve se situait à des kilomètres (des milles, alors) de là, à Montréal. Le Forum. Le hockey et les Canadiens. C'est par la radio du samedi soir que le rêve avait pris naissance — et il se revoit encore, couché pour la nuit, se demandant pourquoi son père, partisan des Canadiens, était si content après un but d'Eddie Mazur. Il apprit alors que tous les joueurs des Canadiens ne s'appelaient pas Maurice Richard,

Émile Bouchard ou semblablement. Premier souvenir autonome relié au hockey, soir d'entre les soirs, celui où le but d'Elmer Lach, marqué en prolongation sur une passe de Maurice Richard, donnait la coupe Stanley aux Canadiens. Contre Boston, cinquième match de la série finale. Il s'en souvient, ce même soir l'un des hôtels du village, l'Auberge Larose, avait brûlé — mais c'est à cause de la victoire des Canadiens qu'il se souvient de l'incendie, et non **vice versa**. Envers de ce plaisir, cet autre soir de printemps où Tony Leswick, l'haïssable des Red Wings de Détroit dont la seule fonction était de faire fâcher Maurice afin qu'il attrape une punition (pénalité?), avait marqué le but qui donnait la coupe à son équipe. Sixième (septième?) match de la série finale, un petit lancer de rien qui avait dévié sur le gant de Doug Harvey pour déjouer Gerry McNeil. En prolongation encore. Comment, après cela, ne pas avoir le... rouge de la honte et de la colère au front? Comment continuer, le lendemain, à assister aux cérémonies de la semaine sainte? Vérifications faites, cela se passait aux printemps 1953 et 1954; il avait dix onze ans, à peine. Et puis cette autre année où, le lieu de son rêve se rapprochant, Marcel Paillé gardait les buts du Red Rock de Matane — l'équipe s'était rendue jusqu'en série semi-finale de la coupe Allen. La gagnant, elle aurait représenté le Canada lors des championnats mondiaux, l'année suivante.

Rêves et fantasmes, projections et pans d'existence (heureuse ou malheureuse) par Canadiens interposés, l'identification pourtant si forte ne jouait pas si l'on peut dire: sur la patinoire, la vraie, située tout à côté de l'école qu'il fréquentait, jamais Maurice Richard, ni même Floyd Curry, ne réussirent à incarner en lui leurs exploits ni leur(s) geste(s). Pour tout dire tout en restant gentil et bien en deçà de la vérité, il jouait fort mal au hockey — au gouret, selon l'expression que les frères enseignants de l'école, tenants inconditionnels des campagnes du bon parler français, dites ne dites pas, voulaient implanter à tout de reste dans l'esprit (et la langue) des élèves. Et puis, comment aurait-il pu en être autrement? Comment aurait-il pu être un beau patineur lui qui, chaussant les patins noirs trop grands que son ami Martel lui avait donnés, avait appris les rudiments de l'art en patinant dans la rue glacée qui



passait devant chez lui et dont les zébrures, ondulations, cavités et autres craques imprimées à la neige durcie par les chaînes attachées aux pneus des véhicules ne permettaient guère de fantaisies ou encore obligeaient incontinent à icelles, ce qui se révélait douloureux pour l'orgueil, les genoux, les coudes et le fond de culotte, surtout si l'accident se produisait dans les parages d'un tas de crottin de cheval? Comment aurait-il pu bien jouer au hockey (gouret) alors que, lançant de la gauche, il devait se servir d'un bâton droitier, et que les catalogues de chez Dupuis, minces fantômes de jambières, glissaient et se retournaient dans les jambes de son pantalon? Il n'était pourtant pas un cas d'espèce, plutôt un cas typique il le savait bien, et plusieurs de ses amis n'en jouaient pas moins du hockey (gouret) admirable. Non sans dépit, il comprit à la fin que mieux valait pour lui se consacrer à ses études, où le succès (le coup de patin?) lui venait comme plus naturellement. Il continua donc à étudier, longtemps, et fit dans les lettres, le théâtre plus particulièrement. Mais il n'en continua pas moins de scruter plus minutieusement que jamais, poésie et théâtre dans leur ordre, les faits et gestes de Richard, puis de Béliveau, Cournoyer et Lafleur. Et il n'était certes pas ignorant de l'arrivée en scène, sur le devant de la scène presque, des Nordiques de Québec.

Il dépassait maintenant la quarantaine. Oh, si peu (cré François se dit-il, attention à la nostalgie et à la complaisance). D'autres noms, inconnus de son enfance, étaient venus s'ajouter à son panthéon: Sophocle, Cervantès, Baudelaire, Faulkner (qui avait écrit quelques belles lignes sur Maurice Richard), Highsmith, Thériault (lui aussi), Shakespeare, Hamlet surtout, et bien d'autres. Aujourd'hui, son fils, seize ans, jouait au hockey (non, pas au gouret), catégorie midget, pour les Remparts de Schattensen. (Sourire; il n'est de remparts pour moi, se dit-il, que ceux d'Elseigneur — et puis ceux de Québec aussi, en souvenir du hockey junior de Lafleur.) Quand son fils jouait dans les catégories atome puis peewee, il l'avait souvent accompagné, le regardant jouer, osant même lui donner des conseils; il avait mis fin à cette habitude, se disant que le danger était là, que les parents n'avaient pas à projeter sur leurs enfants l'ombre des rêves inaccomplis de leur enfance,

etc. (Il connaissait un peu de psychanalyse et avait lu beaucoup de romans québécois.) Et puis un soir, dernièrement, il avait décidé d'aller le voir jouer, pour la première fois depuis deux ans peut-être. Beau coup de patin, rapide, tourne bien des deux côtés, un peu petit pour sa catégorie d'âge, pense peut-être davantage au repli défensif qu'à l'attaque, attention à la mise en échec qui se prépare, faites-lui pas mal. Il le vit s'emparer de la rondelle dans sa zone et effectuer une passe à son joueur de centre; puis filant sur son aile, il capta la passe du joueur de centre, fit mine de continuer le long de la bande, coupa dangereusement à l'intérieur, figeant du coup le défenseur adverse dans ses patins, et arrivant devant le gardien, feinta un lancer du poignet pour le déjouer d'un coup de revers. Il hurla son plaisir en regardant son fils recevoir les claques (dans le dos, sur les épaule(ette)s, le casque, etc.) de rigueur, pour se rendre compte qu'il était assis sur le bout de son banc, silencieux, ébahi, incrédule. Avait-il bien vu ce qu'il venait de voir, ce **picture goal** des anglophones et de ses fantasmes? Il fut un peu distrait durant le reste du match, comme inquiet, et revint chez lui avant la fin. Quand son fils fut de retour, il s'informa rituellement du résultat, lui demanda comment il avait joué, s'il avait marqué. Oui, un but. Rien là d'inhabituel. Il attendit la suite, mais Francis avait surtout faim; la description du but ne vint pas et il n'insista pas davantage. Une autre fois, peut-être.

Il sortit, alla marcher. Revint et descendit à son bureau; il fallait terminer la préparation du cours sur **le Chemin du Roy** de Loranger-Levac, pièce qui lui servait également à amorcer son analyse sur la Ligue nationale d'improvisation. Mais surtout, il voulait retrouver, vite, des passages récemment lus du livre d'André Green, **Hamlet et HAMLET**. Il chercha donc, comme fébrilement, et trouva d'abord celui-ci: "Or qui dit fantasma dit mise en scène du sujet: représentation". Puis cet autre, quelques pages plus loin: "La représentation répète mais déforme, parce qu'entre la présentation et elle s'est inséré tout le jeu de l'esprit". Le mot condensation lui vint alors à l'esprit; mais ce mot évoquait d'abord pour lui, chronologiquement, les fenêtres givrées du temps de son enfance, l'hiver.